

vous pouvez entrer dans cette chambre.....

Il fit deux pas en avant, puis s'arrêta.

—Ah ! ça, mon cher, on croirait que vous avez peur, dit le commissaire, en le poussant vers la porte ouverte.

—Je suis comme étourdi, bégaya le poète : je cherche à comprendre.

—Comment, répliqua le commissaire, riant toujours, vous n'avez pas deviné déjà que c'est là, dans cette chambre, que vous allez retrouver mademoiselle Georgette ?

Sarrue poussa un cri de joie et se précipita dans la chambre.

Il vit une femme assise dans un fauteuil. Elle avait la tête penchée sur sa poitrine et tenait sa figure cachée dans ses mains.

La femme tressaillit ; mais elle garda le silence et sa tête s'inclina encore davantage.

—Georgette, reprit-il, c'est moi, Jacques Sarrue, votre ami, votre frère, qui a toujours pour vous la plus tendre amitié.

Ces paroles restèrent sans réponse ; il entendit seulement un soupir étouffé.

—Ma chère Georgette, continua-t-il d'un ton douloureux, pourquoi ne me répondez-vous pas ? je vous en supplie, oubliez le passé, pardonnez-moi... Si vous saviez comme j'ai été malheureux ! J'étais fou, Georgette, j'étais fou !... Tenez, c'est à genoux que je veux vous demander pardon.

Et, joignant l'action à la parole, il s'agenouilla devant celle qu'il prenait pour Georgette.

Alors seulement il s'aperçut que la femme avait les cheveux noirs.

—Oh ! oh ! fit-il d'une voix rauque, en se dressant brusquement sur ses jambes.

Il appuya sa main sur le front de l'inconnue, et, repoussant la tête en arrière, il l'obligea à lui montrer son visage.

Aussitôt il recula comme à la vue d'un reptile, puis il s'élança d'un bond hors de la chambre en criant d'une voix étranglée :

—Ce n'est pas Georgette ! ce n'est pas Georgette !

Le commissaire de police s'approcha de lui vivement et, saisissant ses deux mains :

—Que dites-vous, Sarrue ? l'interrogea-t-il ; voyons, mon ami, calmez-vous, et si cela vous est possible, expliquez-moi...

—Je ne peux rien vous expliquer, répondit Sarrue, en proie à une grande agitation : je ne sais rien, je ne comprends pas... Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Cette jeune fille qui est là, vous m'avez dit que c'était Georgette... Eh bien ! non, ce n'est pas elle !... Mais je la connais aussi, celle-là, elle se nomme Albertine ; vous entendez : Albertine. Maintenant, voulez-vous que je vous dise ce qu'est Albertine ? c'est la complice de l'infâme qui se nomme Hector, c'est la misérable fille qui a conduit hier soir Georgette rue Vaugelas !

—Oh ! c'est trop fort ! s'écria le commissaire.

Il s'élança dans la chambre où se trouvait Albertine et reparut presque aussitôt, amenant l'odieuse jeune fille, pâle et toute tremblante.

—Grâce ! grâce ! dit-elle d'une voix suppliante, ayez pitié de moi.

—Ainsi, vous vous nommez Albertine ? lui dit le commissaire de police d'un ton sévère.

—Oui, monsieur.

—Pourquoi, ce matin, quand vous vous êtes réveillée, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connaître ?

—Madame m'a appelée Georgette, je n'ai pas osé lui dire qu'elle se trompait.

—Oh ! je n'ai pas de peine à deviner la pensée qui vous est venue. En apprenant que la police connaissait votre marché honteux avec M. Hector, vous avez voulu profiter de l'inconcevable erreur commise par les agents, qui vous faisaient transporter ici, vous la coupable, en même temps qu'ils arrêtaient mademoiselle Georgette, votre victime. Certes, vous n'aviez garde de vous faire connaître ; vous espériez que, vous prenant pour mademoiselle Georgette, nous vous aurions laissée partir et qu'une fois hors d'ici vous pourriez facilement vous soustraire aux recherches de la justice. C'était bien là votre calcul, n'est-ce pas ?

La malheureuse poussa un sourd gémissement et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

—Et elle, Georgette, demanda Sarrue, qu'en a-t-on fait ? Où est-elle ?

—Soyez tranquille, mon ami, répondit le commissaire, nous la retrouverons. Je n'ai pas même besoin d'interroger cette fille, tout ce qui s'est passé la nuit dernière, je le devine : les agents ont arrêté votre protégée croyant mettre la main sur Albertine.

—Oh ! en prison, elle, Georgette, gémit Sarrue.

—Oui, elle a dû passer la nuit au poste de police, dit le commissaire ; mais ce ne sera pour la pauvre enfant qu'une grande souffrance de plus.

Il s'approcha de la cheminée et agita le cordon d'une sonnette. La domestique se montra aussitôt à une porte.

—Allez vite me chercher une voiture de remise à quatre places, lui ordonna le commissaire. La domestique partit.

Albertine s'était mise à pleurer. Elle s'approcha du commissaire et lui dit d'une voix défaillante :

—Je suis coupable, monsieur, bien coupable, je le comprends maintenant, mais je me repens de ce que j'ai fait, oui, je me repens, je vous le jure ! Ayez pitié de moi !

—Vous êtes une affreuse créature, lui dit durement le magistrat.

Comprenant qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté, elle se tourna vers le poète :

—Monsieur Sarrue, l'implora-t-elle, je m'adresse à votre bon cœur, je vous demande pardon. Grâce, grâce !

—Il n'y a pas de pitié pour vous dans mon cœur, répondit sourdement Sarrue ; vous êtes une misérable !

Et il s'éloigna d'elle avec une sorte de dégoût.

—Mais je me repens, je me repens ! s'écria-t-elle en jetant autour d'elle des regards éperdus.

—Vous appartenez maintenant à la justice, lui dit le commissaire ; mais si vous avez le repentir sincère, vos juges pourront être indulgents.

Quelques minutes s'écoulèrent. La domestique revint et annonça à son maître que la voiture l'attendait.

—Allons, marchez devant nous, dit le magistrat à Albertine.

Elle leva sur lui ses yeux hagards.

—Où voulez-vous donc me mener ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Vous le saurez quand nous serons arrivés.

Et, d'un geste impérieux, il lui montra la porte ouverte.

Elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer, et que sa résistance n'aurait pas un meilleur succès que ses supplications. Elle se décida à obéir.

Le commissaire la fit monter dans la voiture, puis, ayant dit au cocher où il devait aller, il prit Sarrue.

Le cocher piqua les flancs du cheval de la mèche de son fouet, et l'animal partit au grand trot. Moins d'une demi-heure après il s'arrêta.

—Nous sommes arrivés, dit le commissaire en ouvrant la portière.

Il mit pied à terre le premier. Sarrue sauta ensuite sur le trottoir. Une lanterne rouge, qu'il vit devant lui, apprit à Sarrue qu'il y avait là un commissaire de police. Sur un signe du commissaire, Albertine sortit de la voiture et tous trois entrèrent dans la maison.

Nous avons dit qu'un employé du commissaire de police de Vaugirard était venu lui dire quelques mots à l'oreille ; que, s'étant levé aussitôt et ayant donné l'ordre d'emmener la Paumelle et sa secrétaire de rester avec Georgette.

Dans une pièce voisine de son cabinet, il trouva son collègue et Jacques Sarrue dont on venait de lui annoncer l'arrivée.

Il y eut entre eux un échange de quelques paroles, après quoi, laissant Sarrue seul, les deux commissaires entrèrent ensemble dans le cabinet, où Georgette désolée et pleurant toujours, attendait que son sort fût décidé.

—Levez-vous, mademoiselle, lui dit le commissaire de police.

Elle se dressa comme poussée par un ressort et le regarda tristement, avec anxiété.

—Veuillez passer dans la pièce à côté, reprit le commissaire en lui montrant la porte restée entr-

ouverte, vous y trouverez une personne que vous connaissez.

Georgette s'aperçut que la voix du commissaire était devenue presque affectueuse ; elle le remercia du regard et s'avança lentement en essuyant ses yeux. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, le commissaire ferma la porte derrière elle.

Au même instant, l'autre porte s'ouvrit, et Albertine, conduite par un sergent de ville, entra dans le cabinet du magistrat.

XXIII

A la vue de Jacques Sarrue, qui était resté debout, immobile au milieu de la chambre, Georgette laissa échapper un cri de surprise et s'arrêta brusquement comme frappée de stupeur.

Mais Sarrue s'élança vers elle les bras tendus. A le voir en ce moment, le regard plein de clarté et le front rayonnant, on l'eût trouvé beau.

—Enfin, vous voilà, c'est vous, je vous retrouve ! s'écria-t-il en prenant les deux mains de la jeune fille qu'il serra fortement dans les siennes.

—Vous ici, monsieur Jacques, comment se fait-il ?... murmura Georgette d'une voix éteinte.

—Je vous le dirai, Georgette, je vous le dirai ; mais comme vous tremblez et comme vous êtes pâle !... Oh ! je comprends, c'est horrible ce qui vous est arrivé !... Arrêtée, conduite au poste comme une coupable, vous !... oui, oui, c'est horrible !

—Monsieur Jacques, vous savez donc ?...

—Je sais tout. C'est moi qui ai prévenu la police ; mais ce n'est pas vous, Georgette, c'est Albertine, cette misérable fille qui vous a trahie, que les agents de police voulaient arrêter. Maintenant l'erreur est reconnue ; Albertine aura à rendre compte de son crime ; quant à vous, Georgette, vous êtes libre.

—Libre ! je suis libre ! exclama-t-elle.

—Mais oui ; n'avez-vous donc pas compris que je viens vous chercher ? Georgette, vous êtes entrée ici ce matin, le front courbé, entre deux sergents de ville ; vous en sortirez tout à l'heure, la tête haute, donnant le bras à votre vieil ami, Jacques Sarrue.

—Vous êtes donc encore mon ami, monsieur Jacques ?

—Ah ! ces paroles me rappellent combien j'ai été cruel envers vous. Georgette, ma chère Georgette, j'ai oublié la promesse que je vous avais faite d'être votre soutien, votre ami ; j'ai oublié que vous étiez ma petite sœur... et quand je devais vous consoler, comme c'était mon devoir, je me suis montré sans pitié pour votre douleur, j'ai froissé tous vos sentiments, je vous ai accablée sous le poids d'une colère injuste et sans raison ! Tenez, c'est épouvantable, c'est odieux, ce que j'ai fait !... Ah ! je les ai amèrement regrettées, mes méchantes paroles ! et si depuis, en pensant à vous, j'ai affreusement souffert, c'était une punition méritée... Georgette, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Vous êtes douce et bonne, vous ; vous ne serez pas sans pitié pour moi comme je l'ai été pour vous ! Georgette, je vois des larmes dans vos yeux, pourquoi pleurez-vous ?

—Monsieur Jacques, répondit-elle de sa plus douce voix, vous venez de m'appeler votre petite sœur, comme autrefois, c'est le saisissement, la joie.

—Ainsi vous voulez bien me pardonner ? Vous oublierez mes torts envers vous ?...

—Monsieur Jacques, vous avez été dur pour moi ; hélas ! je méritais vos reproches et vous usiez des droits d'un frère. J'ai eu beaucoup de chagrin ; mais ce qui m'a fait le plus de mal, ce ne sont pas vos paroles, c'est d'avoir perdu votre amitié ! Et si, dans un moment d'emportement, vous avez déchiré mon cœur, je vous ai bien vite excusé, en me rappelant combien vous avez été bon pour moi.

—Ah ! s'écria-t-il avec exaltation, vous êtes plus qu'une femme, vous êtes un ange !

—Monsieur Jacques, répliqua-t-elle en secouant tristement la tête, je ne suis qu'une pauvre fille, une malheureuse bien abandonnée, à qui vous rendez un peu d'espoir, en lui disant que vous ne l'avez pas retiré toute votre affection.

—Georgette, vous êtes toujours ma sœur chérie ; vous pouvez me croire, l'affection profonde que j'ai pour vous est celle d'un véritable frère.